

PRIM.

Prim (don Juan), comte de Reus, marquis de los Castillejos, général espagnol, né à Reus (Catalogne), le 6 décembre 1814, fit ses premières armes comme officier dans la guerre civile qui suivit l'avènement d'Isabelle au trône d'Espagne (1833). Dévoué aux intérêts de la régente Marie-Christine, il fut promu en 1837 au grade de colonel. Après la fuite de celle-ci, il s'associa aux hostilités dirigées par le parti progressiste contre la dictature d'Espartero, et fut décrété d'arrestation comme coupable d'avoir trempé dans le soulèvement de Saragosse du mois de novembre 1842. Il échappa à une condamnation en se réfugiant en France, où il s'occupa auprès de Marie-Christine elle-même de préparer une restauration. Nommé en 1843 député aux Cortès par la ville de Barcelone, il put revenir en Espagne et entrer dans l'alliance formée contre Espartero par les christinos et les progressistes réunis. Dès le mois de mai, il souleva Reus, sa patrie, dont il rédigea lui-même le *pronunciamiento*. Chassé de cette ville par Eurbano, lieutenant d'Espartero, il trouva dans Barcelone un asile d'où il put propager le soulèvement. La chute d'Espartero et la victoire de Marie-Christine lui valurent le grade de général avec le titre de comte de Reus et le gouvernement de Madrid.

Cependant l'alliance entre les modérés et les démocrates ne tarda pas à se dissoudre, et l'émeute recommença à Barcelone en faveur des principes libéraux. On comptait sur la popularité du général Prim pour pacifier le pays, mais il dut employer la force et disputer la Catalogne pied à pied, pendant un an, à son ancien frère d'armes Amettler. Regardé comme traître par le peuple, il fut bientôt disgracié par la reine, qui n'avait point oublié ses opinions libérales. Il fut arrêté au mois d'octobre et accusé de complot contre le gouvernement et de tentative d'assassinat contre Narvaez; il repoussa victorieusement devant les tribunaux cette dernière accusation, et ne fut condamné que sur le premier chef, à six ans de prison. Relâché six mois après, à la prière de sa mère, il resta pendant neuf années étranger à la politique, puis il se rendit en Turquie en 1853, pour renouveler sa popularité en prenant part à la guerre contre les Russes. On lui attribua les premiers avantages remportés par les Turcs sur le Danube. Absent pendant la révolution de 1854, il fut rappelé en Espagne par son élection au Cortès, où il vota d'abord le maintien de la royauté avec tout le parti progressiste groupé autour d'Espartero et d'Olozaga, puis la plupart des mesures libérales. Il fut le seul membre de l'ancien parti progressiste réélu au Cortès en 1857, après la dernière victoire de la royauté signalée par l'avènement de Narvaez. Pendant la dernière guerre de Maroc (1859-1860), le général Prim, mi d'abord à la tête de la division de réserve, eut une brillante part aux batailles et aux succès de l'armée espagnole, particulièrement à la journée du Marabout. Il reçut à cette occasion le titre de marquis de Castillejos, et fut investi de la dignité de grand d'Espagne en janvier 1861.

A la fin de l'année, le général Prim fut appelé au commandement du corps expéditionnaire envoyé au Mexique. Arrivé à la Vera-Cruz dans les premiers jours de 1862, il eut la plus grande part aux préliminaires de la Convention de Soledad, conclue le 19 février. Après des dissentiments avec les Français, notamment au sujet de l'arrivée du général Almonte au Mexique, il se sépara tout à fait de notre politique en protestant en faveur de l'indépendance du Mexique, et fit rembarquer ses troupes. Il entra en Espagne au mois de juillet, après avoir visité New-York.

A son retour en Espagne, sa conduite fut sévèrement censurée par quelques-uns de ses concitoyens, mais elle reçut la sanction des Cortès.

Banni, avec le général Contreras, pour conspiration contre le ministère, il fut rappelé en 1864 par Narvaez, mais ligué contre celui-ci avec O'Donnell, puis contre O'Donnell avec Espartero. En janvier 1866, il se mit à la tête de l'insurrection progressiste, et, le mouvement ayant échoué, se réfugia à Paris, où il organisa, avec la participation secrète de Napoléon, prétend-on, le complot qui aboutit, en 1868, à l'expulsion de la reine Isabelle.

Le général Prim a été assassiné, le 27 décembre dernier, en sortant des Cortès. Il retournait chez lui en voiture, lorsque le chemin fut intercepté par deux voitures d'où s'élançèrent des assassins qui tirèrent à la hâte plusieurs coups de fusil sur la voiture du général et s'enfuirent. Plusieurs balles atteignirent Prim dans l'épaule et le bras gauches. On crut d'abord que les blessures ne seraient pas sérieuses; mais deux jours après il mourait. Il vit approcher la mort avec le calme et l'intrépidité qui l'avaient signalé dans tout le cours de sa vie.

C'est un meurtre politique.

Les républicains ont voulu le punir d'avoir produit et soutenu la monarchie du duc d'Aoste en Espagne. Tous les journaux n'ont qu'une voix pour proclamer ses grandes qualités, son intelligence et ses talents si remarquables et si variés et sa bravoure qui le faisait nommer Colonel à 25 ans; mais aussi ils s'entendent tous pour déclarer qu'il fut un homme sans principes et sans convictions, détruisant ce qu'il venait d'édifier, combattant, le lendemain, le pouvoir qu'il soutenait la veille.

Finissons par le récit du trait de bravoure qui valut à Prim le titre de marquis pendant la guerre du Maroc. Il vaut la peine d'être rapporté car il explique le prestige que cet homme-là devait avoir :

« Un témoin, un soldat de cette guerre, un français qui observe avec finesse et qui décrit avec précision. Charles Friarte, a raconté dans un fort joli livre : *le tableau de la guerre*, ce combat acharné dont il partagea les périls.

« Voici l'épisode principal de cette violente épopée :

« De ces hauteurs si vivement disputées, les Espagnols apercevaient le campement marocain; mais le but de la journée, c'était d'avancer vers Tétuan et non d'enlever les tentes ennemies. On essayait donc seulement de se maintenir, tandis que les Maures, eux, croyaient qu'on avait leur camp pour objectif. Ce fut ce qui rendit la lutte si meurtrière.

« Les bataillons de Cordova, haletants, gravissaient les collines. Ils arrivent. Prim court au devant d'eux, leur ordonne de poser les sacs à terre, place un bataillon en réserve, et pendant que les bataillons *del Principe*, décimés par les balles, soutenaient tout l'effort de la lutte, il s'élança à leur secours.

Le combat était effroyablement inégal. On ne gagnait pas un pouce de terrain, et Cordova, qui arrivait frais et plein d'ardeur, fléchit à son tour. Le général Prim, à la tête de tous, le sabre au poing, lutta comme un soldat. Le sol était jonché de cadavres; l'ennemi descendait comme une avalanche. Cordova allait battre en retraite; un instant encore, les positions, si cruellement achetées, étaient au pouvoir des Maures, et avec elles les sacs du bataillon que celui-ci déposait malgré les plus héroïques efforts.

« En ce moment solennel, Prim eut une véritable inspiration. De la part d'un soldat, c'est un trait de génie. A cheval à la tête du bataillon, il fend les rangs, va droit au portenseigne, lui arrache le drapeau, et, au milieu de cet enfer, il crie à ses soldats : « Vos sacs sont à vous, mais le drapeau est à l'Espagne. Je vais le porter aux Maures et vous le suivrez. »

« Cordova électrisé reprend l'offensive, gravit la hauteur et recommence la lutte, malgré le nombre et la rage des ennemis.

« Prim était entouré d'une escorte d'honneur, composée de treize jeunes soldats; un cornette de quatorze ans, à pied, à la tête du cheval et le plus près de l'ennemi, sonnait la charge. Derrière eux venait le bataillon.

« Du point où nous étions, on distinguait le drapeau qui passait et repassait dans la fumée. Tout le monde tremblait pour le général; mais bientôt on voyait sa bannière onduler au-dessus des têtes. La petite escorte diminuait à chaque instant : sur quatorze, sept étaient couchés sur le sol. Le petit clairon sonnait toujours et le drapeau flottait encore.

« Cordova montait lentement, ployant sous ce feu, puis se redressant. Peu à peu, la hauteur pelée, couverte naguère de haicks blanc, se moucheta d'uniformes sombres qu'on distinguait dans la fumée. Bientôt enfin, la silhouette du général, entourée de ses quelques soldats, couronna la crête, et comme tout à l'heure les burnous blancs étaient descendus comme une avalanche vers la plaine, les uniformes montaient à leur tour comme une marée furieuse. Les renforts arrivèrent. Simanca suivait Cordova, puis vint le général Zabala avec les régiments de Léon, d'Arapiles et de Saboya. On entendit d'immenses clamours; un cri de « Vive l'Espagne! » s'échappa de toutes les poitrines; les soldats couronnaient les hauteurs et s'y établissaient définitivement. »

RIVIERE ROUGE.

NOUVELLES IMPORTANTES.

Un correspondant écrit au *Nouveau Monde* des choses intéressantes sur le Nord-Ouest et sur les élections qui doivent y avoir lieu. Voici :

Les anglais sont très-divisés : il y a le parti des Ontariens, guidé par le grand Dr. Schultz dont le programme politique se rapproche assez *mutatis mutandis* de la fameuse plateforme de George Brown et des *grits* du Haut-Canada. C'est la guerre au catholicisme et aux méfis français : rien de plus, mais aussi rien de moins. L'autre parti est plus modéré, accepte l'état de choses établi par la Constitution de Manitoba, soutient le gouverneur Archibald et est plutôt disposé à s'allier au parti méfis. On a l'espoir que ce dernier parti l'emportera sur les irréconciliables de M. Schultz. Son organe est le *Manitoban*, rédigé par M. Cunningham, ancien correspondant du *Globe* et du *Telegraph*.

Du côté des méfis, les choses ont l'air de prendre une bonne tournure. Sans être unanimes sur le choix de leurs candidats, ils n'éliront probablement que des hommes solides et fermes à l'endroit des intérêts de la nation. MM. Girard, Lemay, Dubuc, John Brouse, James McKay, John McTavish etc., etc, paraissent sûrs de leur élection.

La représentation aux Communes n'est pas encore bien décidée, non plus que la nomination des Sénateurs. On parle pour les premières de MM. Pierre Delorme, August McKay, Dr. Bird, Donald Smith, Gouverneur de la Cie. de la Baie d'Hudson, du Dr. Lynch et du Dr. Schultz. La province a le droit d'envoyer quatre députés; il est entendu qu'il y en aura deux du bord des méfis catholiques, et deux de l'autre.

Quant aux Sénateurs, c'est du Canada que doit venir la nouvelle nomination.

Aussitôt les élections terminées, le Lieut-Gouverneur complètera son cabinet qui se composera de cinq membres dont un au moins devra être conseiller législatif. Le chiffre de leur traitement sera de \$2000 par année; celui des députés, sera, dit-on, \$250. Ceci est emprunté de la N. Ecosse, à laquelle Mr. Archibald a emprunté également ses règlements relatifs au mode des élections. Le *Globe* a tort, comme on voit, de crier que tout va se faire à Manitoba à la *basse Canadienne*.

A part l'agitation électorale, tout est parfaitement tranquille dans la province. Il y a bien encore des traits d'insolence de la part des volontaires d'Ontario envers notre héroïque clergé : c'est ainsi que l'autre jour le R. P. Floch allant par affaire au fort de Pembina a été hué, sifflé par les hommes de la compagnie stationnée en cet endroit. On apprend d'autres histoires d'un égal courage, toutes à la louange des mêmes : mais la population souffre en silence et espère qu'au printemps le gouvernement canadien rappellera tous ces *Conservateurs de la paix*.

M. Louis Riel vient de prouver combien on l'avait calomnié dans la presse ontarienne laquelle le traitait d'agitateur, et de factieux, de politiqueur, d'ambitieux, etc. Il a refusé coup sur coup le mandat de député aux communes et de député à la Législature locale que sa nation lui a fait offrir, disant que sa présence à Ottawa ou au Fort Garry pouvait compromettre à la paix publique dans les circonstances actuelles. Il préfère l'exil auquel il s'est volontairement condamné ainsi que la pauvreté à laquelle il est réduit plutôt que de tout remettre en péril par sa présence.

M. O'Donoghue est parti de Pembina. Annexionniste d'instinct et d'éducation, il a quitté le pays pour n'y plus revenir.

Le correspondant du *Nouveau Monde* ajoute qu'on parle de la fondation d'un journal qui s'appellera *Le Métis*. M. Dubuc, l'un des correspondants de *La Minerve*, sera l'un des rédacteurs de ce journal.

La correspondance ne dit pas qui sera rédacteur en chef, mais on croit que ce sera M. Royal, ex-rédacteur du *Nouveau Monde*.

Le bruit a couru que Riel avait été empoisonné d'une singulière manière, au moyen d'une lettre. En l'ouvrant il serait tombé mort. On a déjà vu de pareilles choses, mais nous ne

pensions pas qu'on était aussi avancé que cela au Nord-Ouest. Espérons que les ennemis de Riel ne pousseront pas la lâcheté jusqu'à ce point. Il faudrait alors regretter que Riel eût cédé à des pensées de paix et de conciliation.

Les élections de la Rivière Rouge ont été tranquilles et ont eu pour résultat le triomphe du gouvernement dans toutes les paroisses, à l'exception de deux ou trois.

Le Dr. Schultz a été défait à St. Jean par Donald A. Smith, qui l'a emporté par une majorité de 7 voix.

Noms des Candidats élus par les Méfis :

MM. André Beauchemin, comté de St. Vital; John McTavish, comté de Pointe-du-Chêne; L'Hon. M. A. Girard, comté de St. Boniface Est; Louis Schmidt, comté de St. Boniface Ouest; Henry J. Clarke, comté de St. Charles; Joseph Royal, comté de St. François Xavier Ouest; Joseph Dubuc, comté de Baie St. Paul; et Angus McKay, comté Lac Manitoba.

VERCINGÉTORIX.

L'an 52 avant Jésus-Christ.

Au sommet de l'un des escarpements du mont Auxois, près de Semur, en Bourgogne, s'élève une statue devant laquelle le voyageur s'arrête avec respect : fier et menaçant, les cheveux soulevés par la tempête, les mains crispées sur la poignée d'un glaive, le héros dont le bronze a reproduit les traits, Vercingétorix, semble invoquer le combat et défier l'ennemi.

Dans ce défenseur de la Gaule contre les Romains, nous saluons le *premier Français*.

La Gaule est l'ancien nom de la France, et les gaulois sont nos pères.

De haute taille, la voix rude et retentissante, les yeux ardents, bien que d'une nuance bleue, le corps bariolé, les cheveux tombant en désordre sur leurs épaules et teints en rouge, toujours prêts au combat, pleins de mépris pour le danger, les Gaulois inspièrent à leurs ennemis l'étonnement et la terreur.

Ils se servaient dans les batailles d'un glaive tranchant, mais sans pointe, d'un épéu durci au feu, de flèches et d'une longue pique; ils maniaient aussi la fronde. Leur bras gauche portait un bouclier peint de couleurs éclatantes, et leur tête était protégée par un casque représentant un mufler de bête féroce.

Presque toujours en armes, non-seulement ils ne pratiquaient ni le commerce ni l'industrie mais ils les avaient en dédain et les abandonnaient aux esclaves. C'étaient ces derniers qui exploitaient les salines et les mines, qui fabriquaient les armes et les instruments, qui façonnaient en terre ces ustensiles dont on a conservé des spécimens dans nos musées; qui tissaient les laines, le chanvre et le lin. L'agriculture même, qui est le premier des arts, était à peu près étrangère aux Gaulois. Dans un pays couvert d'immenses forêts, ils ne demandaient à la terre que des productions strictement indispensables; la chasse leur fournissait le reste. La guerre était donc toute leur science.

Quant à la religion, bien que proclamant le dogme de l'immortalité de l'âme, elle consistait en pratiques superstitieuses et sanglantes. Les prêtres ou *druides* rendaient un culte aux forêts, aux lacs, aux montagnes; ils immolaient à leurs divinités des victimes humaines sur de gigantesques tables de pierre ou *dolmens*, dont on retrouve encore de nos jours un assez grand nombre dans les plaines de la Bretagne. Les Druides n'avaient d'autres temples que d'énormes blocs accumulés sous les chênes séculaires; ils sortaient de leurs retraites dans les occasions solennelles, pour distribuer le blâme ou la louange, et prononcer des jugements. De temps à autre, lorsque les tribus se réunissaient dans quelque fête nationale, ils se présentaient à elles vêtus d'une longue robe, la tête couronnée de verveine; puis, accompagnant leurs vers des sons de la harpe, ils chantaient les hauts faits des guerriers et les vertus des ancêtres.

Bien avant l'époque de Vercingétorix, les Gaulois s'étaient signalés par leurs expéditions guerrières.

Sous un chef que les Romains, prenant le titre de *brun* (général) pour le nom d'un homme, ont appelé Brennus, ils envahirent l'Italie et se rendirent maître de Rome (390 av. J. C.). Ce fut Brennus qui rapporta de cette fameuse expédition un cep de vigne : quelques années après, on faisait usage de vin dans la Gaule. Plus tard, les Romains eurent leur revanche : César, l'un des capitaines les plus célèbres dont l'histoire fasse mention, traversa les Alpes et pénétra sur notre territoire avec ses formidables légions (58).

Son but était la conquête de la Gaule tout entière; cependant, malgré son génie et le courage de ses soldats, il lui fallut huit ans pour asservir notre patrie. Parmi les généraux gaulois que César eut à combattre, aucun ne lui résista avec autant de valeur et d'habileté qu'un tout jeune homme, chef d'une tribu des Arvernes (habitants de l'Auvergne), Vercingétorix.

Le jeune chef lutta longtemps contre les envahisseurs de son pays. Une dernière grande bataille décida du sort de la guerre; cette bataille se donna en Bourgogne, aux environs de Semur. Vaincu après des prodiges de valeur, Vercingétorix alla se jeter, à quelques lieues de là, dans une ville nommée Alésia, qui s'élevait sur une montagne escarpée, le mont Auxois, au confluent de deux ruisseaux. César jugea prudent de ne point attaquer cette ville de vive force; il l'environna de fossés et de palissades qu'il fit flanquer de 23 forts, afin de contraindre les Gaulois à se rendre, en les réduisant par la famine. Vercingétorix tenta de renverser la première ligne; sa cavalerie, d'abord victorieuse, fut refoulée ensuite par les légions, fut obligée de battre en retraite, en subissant de grandes pertes. Le jeune général, après cet échec, n'ayant plus que pour trente jours de vivres, réunit tous les chefs qui combattaient sous son commandement, et, leur montrant le seul moyen de salut : « Partez, leur dit-il, avant que les remparts dans lesquels on veut vous enfermer ne soient achevés par l'ennemi; répandez-vous dans la Gaule, appelez les tribus aux armes, et venez nous secourir! »

Ces ordres furent exécutés. De toutes parts les Gaulois s'armèrent. Deux cent quarante mille fantassins et huit mille cavaliers accoururent vers la ville assiégée. La garnison, forte de quatre-vingt mille hommes, manquant de vivres, commençait à désespérer, quand elle aperçut l'armée libératrice : elle la salua avec une immense clameur. Malheureusement, les fortifications élevées par César formaient entre les assiégés et l'armée qui s'avavançait un obstacle terrible. Des deux côtés, et de la ville même et du camp des tribus